



CRITIQUE DOMAINE ÉTRANGER

# L'Inde dans le clair-obscur

LA VERVE DE MANU JOSEPH, CRITIQUE VIRULENT DU SYSTÈME POLITIQUE INDIEN, FAIT ÉCHO AUX ATROCITÉS DÉNONCÉES PAR SHAHNAZ BASHIR. ET BIBHOUTI BHOUSHAN BANERJI ÉVOQUE UN MONDE SAUVAGE SUR LE POINT DE DISPARAÎTRE. PRÉMONITOIRE.

**L**e personnage principal de *Miss Laila armée jusqu'aux dents* de Manu Joseph, comme son titre ne l'indique pas, est Akhila Iyer, une jeune étudiante en médecine spécialisée dans les « *sketchs anthropologiques* ». Cette dernière réalise des canulars prenant pour cible, principalement, « *de riches marxistes, socialistes ou écologistes, quiconque, en fait, mange de la salade en Inde* », dont la très célèbre Arundhati Roy. La corruption placide de la gauche intello, dénoncée sur son site philosophesmalfrats.com, est la toile de fond tristement hilarante du roman, qui se déroule en pleine période électorale. Damodarbhai, surnommé aussi DaMo, est à la tête du pays. Sa clique de « *patriotes* », son discours islamophobe et sa police toute-puissante n'ont malheureusement pas grand-chose de fictif.

Tout commence par l'effondrement d'un immeuble à Mumbai. Au cœur des décombres, un individu entre la vie et la mort mentionne un attentat sur le point d'advenir. Une course-poursuite s'ensuit entre Mukundan, employé par les services secrets, et un certain Jamal, ancien hindou converti à la religion musulmane par amour pour son épouse. Le professeur Vaid, patriarche proche du gouvernement, suit toute l'affaire de loin. Et derrière cette intrigue haletante et ces personnages hétérogènes qui s'entrechoquent, c'est toute l'Inde qui se dessine. Une nation

gouvernée par une armée d'hommes nationalistes et violents (« *Elle sent surtout que l'Inde l'a lâchée, ce qui est une drôle d'idée car sa patrie n'a jamais prétendu être meilleure qu'elle ne l'était, elle a toujours été honnête, ne lui a jamais caché que la nation était tenue par les hommes et qu'elle marchait sur leurs plates-bandes* »), dans laquelle il faut se battre pour survivre, surtout lorsque l'on appartient à l'une de ses innombrables minorités. La plume hautement ironique de Manu Joseph, fidèle à ses deux précédents romans (*Les Savants* et *Le Bonheur illicite des autres*), se moque de ses semblables tout en s'attaquant aux fondements de la plus grande démocratie du monde. Le livre brasse les dérives totalitaires du pouvoir, les gigantesques inégalités qu'il ne cesse de creuser et le silence consternant de la part de l'opposition éduquée avec une lucidité et un humour remarquables. Soulignant, avec justesse, que la littérature seule est en capacité de restituer à celles et ceux qui en ont été spoliés leur valeur : « *Une vie insignifiante est fragile, à tout moment elle peut s'effondrer et prendre tout son sens* ».

*La Mère orpheline* nous conduit au Cachemire, dans un village non loin de Srinagar. Il décrit le combat mené par une femme pour retrouver son fils, soudainement enlevé par une milice. Dans son avant-propos, Shahnaz Bashir déclare que son roman est une « *humble tentative de faire comprendre de l'intérieur le Cachemire et ses graves problèmes au*

*reste du monde, autant auprès de ceux qui ont été contaminés par la désinformation des campagnes de propagande qu'auprès de ceux dont le roman est la seule porte d'entrée à la connaissance du pays* ». Dans cette région la plus militarisée du monde, prise en étau entre l'Inde et le Pakistan, les violences se sont multipliées depuis le soulèvement armé de 1989. Le destin d'Imran est à l'image de celui d'un grand nombre d'hommes et d'enfants cachemiris : après avoir grandi trop vite, il est porté disparu. Sa mère, devenue aux yeux de l'administration une « *demi-mère* », s'obstine le long d'un chemin de croix sans espoir, arpentant toutes les prisons et les hôpitaux des alentours, sollicitant la presse, la Commission nationale des droits de l'homme de l'Inde et le chef du gouvernement fédéral, allant jusqu'à créer une association dédiée aux personnes disparues.

Le paysage magnifique, si prisé par les touristes, ne se résume plus qu'à « *une grande rumeur de deuil (qui) émane de toutes parts* ». L'acharnement de cette femme lui fait découvrir, à elle qui ne sait pour ainsi dire pas écrire et qui n'est jamais sortie de son village, la corruption infaillible des dirigeants, les tortures les plus abjectes pratiquées au nom de l'unité de la nation, l'indifférence générale dans laquelle son histoire et toutes les autres se perdront. Mais elle n'abandonne pas, car son « *désir de savoir la vérité est une douleur. Une torture sans fin* ».

**« Une vie insignifiante est fragile,  
à tout moment elle peut s'effondrer  
et prendre tout son sens ».**



À Mumbai, lors des élections générales en mai 2019, un graffiti témoigne d'un pays fracturé par la montée du nationalisme hindou, porté par le Premier ministre Narendra Modi

L'auteur, qui vit à Srinagar où il enseigne le journalisme et le reportage de guerre, nous livre un témoignage précieux, déchirant, traversé par l'espoir et le courage, sur sa province natale. Si son ouvrage nous parvient de bien loin, c'est sans nul doute le fruit d'une persévérance sans faille, dont l'un de ses personnages, responsable de l'antenne locale de la BBC, se fait le porte-parole : « *Je voudrais inonder New-Delhi des récits de la caserne de Badami Bhag. Je voudrais recueillir les larmes des demi-mères, des mères orphelines, en asperger le visage des journalistes indiens. Je veux rincer le cerveau des élites indiennes à œillères avec le sang de soixante-dix mille Cachemiris.* »

Avec Bibhouthi Bhoushan Banerji (1894-1950), auteur bengali majeur ayant notamment inspiré à Satyajit Ray sa célèbre *Trilogie d'Apu*, c'est une autre réalité de l'Inde qui se dévoile : celle du Bihar, État aride et très pauvre du nord-est du pays, au siècle dernier. *De la forêt* s'inspire d'une expérience fondatrice pour l'écrivain, qui a occupé une multitude de professions afin de subvenir aux besoins de sa famille. De 1924 à 1930, il a ainsi été en charge de l'administration d'un vaste domaine forestier, forcé de quitter son Bengale natal pour une région à la langue et aux coutumes inconnues, tout comme son narrateur. La nature inhospitalière, démesurée et menaçante, est une source d'émerveillement et d'effroi pour le citadin qu'il est. « *De toute ma vie je n'avais vu un tel paysage – une terre aussi sèche et pourtant aussi belle, aussi fleurie et pourtant*

*aussi indomptable et sauvage – sous les terribles rayons du soleil de midi et un ciel bleu incomparable. Il n'y avait pas un seul oiseau dans le ciel, rien que le vide. Au sein de cette nature sauvage, il n'y avait pas un seul homme, pas un seul animal – rien qu'une solitude silencieuse, effrayante, et splendide. Je m'immergeai tout entier dans le mystère et la beauté. J'ignorais qu'un endroit pareil existait en Inde.* » Sa végétation (banyans, acacias épineux, jujubiers) et ses animaux sauvages (nilgai, ours, tigres) qui la peuplent, au même titre que les croyances surnaturelles dont ils font l'objet, sont rapportés avec passion. Mais ce qui préoccupe l'administrateur expérimenté, outre les sombres épisodes de choléra, d'incendie et de canicule, ce sont les êtres épars et misérables qu'il y croise. Ce gardien qui rêve d'une casserole en métal, cet homme vivant dans une cahute avec ses cinq buffles au cœur de la jungle, cet usurier trop gentil ruiné par les crédits qu'il accorde à chacun, cette veuve qui en est réduite à se nourrir de restes, sont autant de personnages désolés et romanesques, perdus dans l'espace titanique de la forêt, qui font écrire au narrateur : « *Le monde est plein de gens de toutes sortes !* » La résilience de ces populations ainsi que l'éclatante beauté de cet environnement naturel lui enseignent une chose fondamentale : l'humilité.

Ce monde sur le point de disparaître, dont ses fonctions accélèrent la destruction, puisqu'il en distribue des parcelles aux métayers, réveille en lui un intense sentiment de culpabilité. Superbement

traduit du bengali par France Bhattacharya, *De la forêt* est un ouvrage inclassable, à la fois aventurier, écologique, intime et initiatique. La mélancolie de l'exilé, l'empathie face aux plus démunis, la remise en cause de ce qui était jusqu'alors un modèle sont autant de motifs qui se fondent en un vibrant hymne à la nature. « *Si l'on veut la nature il faut vivre uniquement en son sein ; un simple coup d'œil ailleurs, et telle une jeune fille blessée, elle ne se découvrira plus. Mais immerge-toi en elle, oubliant tout autre chose, et avec générosité elle versera sur toi joie, beauté et une paix merveilleuse – jusqu'à en perdre la raison. L'enchanteresse reine nature, jour et nuit, te charmera de mille façons ; elle fera naître en toi une autre vision, élargira ton esprit et t'emmènera à la lisière de l'immortalité.* »

Ces trois ouvrages, qui explorent des veines littéraires, des thématiques et des territoires distincts, nous invitent à nous plonger dans la littérature du sous-continent indien, foisonnante, multiple et captivante.

**Camille Cloarec**

**Miss Laila armée jusqu'aux dents**, de Manu Joseph, traduit de l'anglais (Inde) par Bernard Turle, Philippe Rey, 224 pages, 19 €

**La Mère orpheline**, de Shahnaz Bashir, traduit de l'anglais (Inde) par Isabelle Marrier, Éditions du Rocher, 284 pages, 18,50 €

**De la forêt**, de Bibhouthi Bhoushan Banerji, traduit du bengali par France Bhattacharya, *Zulma*, 304 pages, 22 €